

CAHIER 9 : Petite réflexion sur le rôle de l'émigration dans l'imaginaire occidental actuel

Nous avons tous en mémoire les images terribles de ces malheureux émigrés d'Afrique noire escaladant avec des échelles d'infortune les murs de barbelés séparant, sur l'île Melilla, l'Union européenne de l'Afrique, ou encore celles des cadavres en putréfaction de ces mêmes émigrés – des cadavres échoués sur les plages de Lampedusa, à moins de cent mètres de quelques touristes, repus de soleil mais agacés par les mauvaises odeurs, ou finissant dans les filets des pêcheurs pour entrer, non sans ironie, en Europe, sous forme de *free riders* des sacro-saints quotas de la Commission.

On est particulièrement mal à l'aise devant ces images, pour deux raisons. D'abord, évidemment, à cause de la cruelle absurdité de ces situations, de ces morts. Ensuite, et surtout, lorsque l'on sait de quelle manière elles vont être appréhendées, comprises par les Occidentaux comme par les « non-



Occidentaux ».

Les Occidentaux, prisonniers d'un cadre à la fois mythique et dogmatique mis en place avec la colonisation, seront sincèrement désolés mais aussi franchement satisfaits. Ils verront dans ces images la confirmation de l'une de leurs principales croyances, une de ces croyances qui fondent leur identité culturelle ou, si l'on préfère, civilisationnelle : ils sont désirés ; leur mode de vie est désiré, donc universel ; partant, non seulement il est fondé, sensé, solide, mais les autres modes de vie ne le sont pas. Le fait même d'être désiré est pour eux le signe, la *preuve par l'Autre* de leur félicité et de leur bon sens ; le signe que tout ce qu'ils

ont fait depuis la fin du Moyen-âge, et surtout depuis la révolution industrielle, va dans la bonne direction, malgré les anicroches, les erreurs et les excès ; autrement dit, qu'il est *le moins pire*. (Signalons au passage que l'invention de la catégorie axiologique du *moins pire* est, avec celle de la moyenne, l'un des plus grands instruments de mauvaise foi jamais inventés par l'humanité.)

Car *l'Autre désirant* – désirant tellement qu'il est prêt à mourir ou à vivre les caves, les interstices, les zones de transit de l'Occident – permet, par un tour de passe-passe sophistiqué, d'évacuer tout ce que l'Occidental sait être problématique et catastrophique dans son mode de vie : les maladies mentales, la contre-productivité des institutions modernes, la perte d'autonomie et, corrélativement, la déresponsabilisation, la perte de maîtrise politique, l'usage massif et constant de drogues, la mortalité sur les routes, le gâchis énergétique, la dégradation de l'environnement, du cadre de vie et du climat, les inégalités, la déshumanisation généralisée, la menace que font peser le nucléaire, les biotechnologies et la fin programmée de la biodiversité sur l'espèce humaine toute entière.

Mais *l'Autre désirant* échoué à Melilla a aussi une seconde utilité : il ouvre ou rouvre un chantier où la volonté occidentale peut s'incarner dans l'agir, puisque pour lui, exister, c'est faire ; le désir de l'Autre est un appel d'être par lequel l'Occidental fait ses preuves et entretient ce même désir des autres pour lui. Il est le principe actif du monde, le reste étant passif, mou, façonnable ou nuisible. L'Occident aime les victimes, même ses victimes (qui

lui permettent de se réformer, donc d'entretenir l'auto-façonnement) ; *l'Autre désirant*, en manque, ne peut se présenter à lui que comme une victime (un kit d'empathie) ou une matière complètement inerte, un élément du décor. Ainsi, devant *l'Autre désirant* invente-t-on le commerce équitable, les micro-crédits, le développement durable, la coopération au développement, la dette et son annulation, la bonne gouvernance et les réformes du FMI...

Quant aux non-Occidentaux, hélas, s'ils se déchiquètent sur les barbelés de Melilla, c'est qu'ils n'ont appris à se définir que par rapport à l'Occident ; c'est qu'ils ont été destinés à le

faire, à croire qu'il fallait le faire, à vouloir le faire ; c'est qu'ils ne s'imaginent pas autrement que les Occidentaux eux-mêmes ne les imaginent ; c'est qu'ils se croient en manque, qu'ils se croient ratés, inadéquats, déphasés, incomplets, en arrière, en-deçà ; qu'ils ont honte, grande honte d'être autre chose que ce que sont les Occidentaux ; c'est qu'ils ont été nourris de l'illusion de l'Occident, durant la colonisation mais aussi par leur lutte même contre l'Occident, où ils ont dû intégrer ses méthodes, donc ses valeurs, puis répondre à ses invites, accepter les aides, les tutelles, les déprédations, les critères, les normes, les institutions internationales, les techniques, les victoires et mêmes les potentats autochtones formés dans les écoles à charognards de l'Occident. Le fait même de se déchiquter sur les barbelés de Melilla est, pour eux, la preuve que cela vaut le coup ; qu'il y a quelque chose de bon derrière les barbelés ; que l'épreuve est là précisément pour que justice leur soit rendue ; pour devenir ce qu'ils sont censés être. Et ceux qui meurent sur les barbelés de Melilla attestent de la croyance de ceux qui partent aux yeux de ceux qui restent.



D'autant qu'on n'imagine pas à quel point la déconstruction des cultures et des principes imaginaires non-occidentaux a été puissante et efficace, non seulement durant la colonisation, mais aussi durant la période développementiste des cinquante dernières années : à plus de six générations d'enfants congolais on a appris à croire qu'ils n'existaient pas ou, pire, qu'ils n'existaient que

peu, bien peu, ou pour pas grande chose avant l'arrivée des bons pères et bons technocrates blancs ; à plus de plus de six générations de colonisés on a enseigné qu'apprendre de ses parents ou de sa communauté comment cultiver la terre, construire sa maison, prier ou penser était stupide et qu'il fallait aller à l'école, attendre sa pitance d'un patron, d'un État ou d'un expert, sa légitimité voire la justification de son existence même d'une administration, de scientifiques ou de professionnels divers de l'information - et cela pour devenir ouvrier ou ingénieur, comptable ou juriste - ; six générations au moins de Congolais, et de Burkinabés, de Maliens, de Sénégalais ou encore de Marocains, d'Algériens, etc. ont appris que la dignité, c'était de s'enfermer dans un costume trois-pièces ou un bleu de travail, de courir après un diplôme, un GSM, une voiture et un emploi salarié ; plus de six générations d'enfants du « Tiers-monde » ont appris ce qu'était la double-contrainte, c'est-à-dire que le bonheur et la dignité, c'était de vivre ce que vivent les Occidentaux, croire dans ce en quoi croient les Occidentaux, même si cela menace l'existence de l'espèce humaine, même si cela se fonde sur la prédation et la destruction des cultures présentes et du passé de l'humanité toute entière, même si cela consiste à considérer que l'on est que le fruit de sa propre volonté, de son propre désir, ce qui est contradictoire avec le fait d'être un imitateur, un suiveur, ce à quoi sont réduits tous ceux qui « se développent » à leurs propres yeux et à ceux des « développés », lesquels ont toujours une chiquenaude d'avance quand il s'agit d'avancer vers le néant ; en somme, c'est donc plus de six générations, parfois dix générations d'Africains et d'Arabes (et combien de Chinois, de Sud-américains et de Sud-asiatiques ?) qui viennent crever à Melilla, perdre leurs illusions en Europe pour que nous continuions à garder les nôtres. Nos sales illusions.

Frédéric DUFOING